

Jean-Michel COUSIN réagit au propos d'Alain DEVEAUX ... souvenirs d'un écolier



Je fais suite à ton invitation de réagir à ton grand article sur tes années d'école et de lycée, et comment le faire sinon en partageant mes propres souvenirs. Plus jeune que toi de quelques années, je me retrouve dans nombre des tiens, sur lesquels je ne reviendrai pas, avec bien sûr quelques différences personnelles. Je serai amené à prononcer quelques jugements de valeur, notamment sur des enseignants, qui n'engagent bien sûr que moi. Pardonne-moi aussi si ma mémoire peut se révéler défaillante sur certains points.

L'école maternelle

Mes parents, mariés en 1952, avaient trouvé, en 1954, à se loger, avec moi qui serai leur seul enfant, dans ces années de l'après-guerre où les destructions dues aux bombardements avaient créé une grosse crise du logement au Havre, dans un studio situé au rez-de-chaussée, 121 avenue Jean-Jaurès. Il s'agissait d'une voie nouvelle de la reconstruction créée le long de la voie ferrée dans ce secteur rudement touché par l'explosion d'un wagon de munitions lors d'un bombardement britannique, dans la nuit du 27 au 28 septembre 1940. Nous ne vivions donc pas si loin l'un de l'autre alors.

En 1956, à l'âge de trois ans, j'entre à l'école maternelle Jules-Massenet, dans la voie éponyme du quartier de Gravelle. J'ai dû y croiser sans le savoir le petit Sylvain BARUBÉ. Je n'ai que peu de souvenirs de cette époque : une institutrice, Madame LACAILLE, très gentille, celle d'une autre classe que la mienne, Madame LELIÈVRE, un dragon que tous les enfants craignaient. Je me souviens aussi des pneus d'automobiles usagés qui nous servaient à jouer dans la cour de récréation, nous salissant les mains et, pire encore, le bas des manches des habits, ce qui m'a valu quelques « savons » maternels...

Un autre souvenir : une fête de fin d'année scolaire. Nous avons répété une danse et nous devions recevoir les vêtements adaptés à notre prestation, sans aucun doute brillante, avant de monter sur scène. Problème, il n'y en avait pas assez pour toutes les classes, j'ai dû prêter mon pantalon à un élève d'une autre classe, et je ressens encore, presque 70 ans plus tard, l'humiliation d'être resté en slip dans les coulisses pendant que l'autre classe faisait son numéro. Plus tragique, en rentrant chez nous, nous avons été étonnés de voir une « *Micheline* » arrêtée juste devant notre logement. Nous avons appris le lendemain qu'une famille revenant de la fête avait voulu franchir par le portillon le passage à niveau fermé au niveau de la rue Ernest-Lefèvre (passage disparu depuis la construction d'un

viaduc passant au-dessus des voies ferrées et du boulevard d'Harfleur) et qu'un petit garçon de ma classe y avait laissé la vie.

L'école primaire.

Pendant l'été 1958, mes parents déménagent, ayant enfin trouvé un appartement plus grand et dans leurs moyens. Nous habitons désormais 17 rue Bougainville, à côté de la caserne des pompiers. Je devrais logiquement aller à l'école Dumé-d'Aplemont. Mais mon père et ses deux frères sont anciens élèves du lycée de garçons, et mon grand-père se rend dans l'établissement pour y rencontrer Jean ROUXEL, le censeur (on ne disait pas encore proviseur-adjoint), en place depuis déjà de nombreuses années et qu'il avait connu lorsqu'il était parent d'élèves. C'est grâce à lui que j'ai pu entrer, donc sur un coup de piston, au lycée, en 11^{ème}. Le proviseur est alors, pour peu de temps encore, Richard CROQUELOIS, bientôt remplacé par Jacques ALEKAN.

Le proviseur... Un être un peu mythique qu'il vaut sans doute mieux rencontrer le moins possible. Je n'ai pas quant à moi de souvenirs de proviseurs surveillant nos entrées ou sorties. On entendait parler de conseils de discipline et cela faisait peur. Quelques-uns seront reçus, mais pas de façon systématique, dans ses bureaux, dans une grande salle de réunion avec du bois ciré partout, lors de remises de tableaux d'honneur, d'encouragements (les petits papiers blancs) ou de *satisfecits* trimestriels (les petits papiers roses).

À la rentrée 1958, âgé de cinq ans, accompagné par mon père, j'entre donc au lycée, dont la reconstruction de l'aile sud, celle qui accueillait avant-guerre le « *Petit lycée* », n'a pas encore commencé. Je ne l'ai su que plus tard, mais, si mes oncles avaient été des élèves plutôt brillants, mon père avait eu sa scolarité perturbée par la guerre et son caractère indiscipliné lui avait valu de sortir du lycée par la toute petite porte, le 29 mars 1946 selon le fichier du lycée, suite à une altercation avec Monsieur PILET, le surveillant-général (on ne parlait pas encore de CPE). Voilà que, le jour de ma première rentrée (c'est du moins ce que Papa m'a raconté plus tard), nous croisons Monsieur Pilet, qui reconnaît mon père qu'il avait fait « *virer* » douze ans auparavant, lui demande si je suis son fils et si je suis « *comme lui* ». À peine arrivé, je suis donc déjà catalogué. Mais j'étais un gamin plutôt docile et cela n'a jamais prêté à conséquence pour moi.

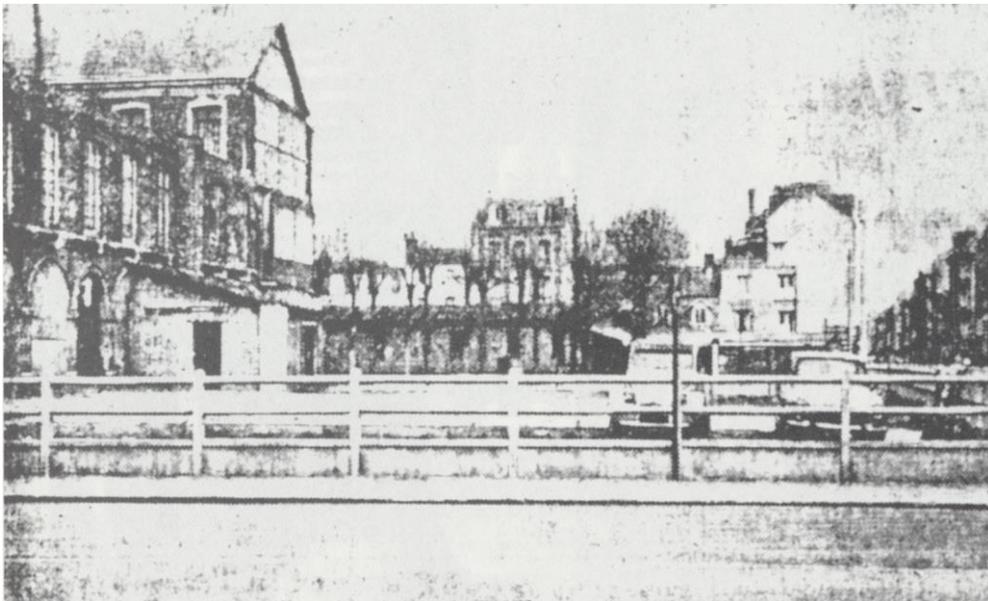
Me voici donc en onzième, dans la classe de Madame PHILIPPE, au bas du grand escalier sud de l'aile est. C'est une institutrice sévère mais juste, dont le mari enseigne lui aussi au « *Petit lycée* » en classe de 8^{ème}, mais va mourir prématurément dans ces années-là. Il y a une autre institutrice pour ce niveau, Mademoiselle FLECK.



Année scolaire 1958-1959. 11^{ème} 2. Institutrice : Madame Philippe.

Les débuts sont un peu difficiles. Je n'ai pas suivi la grande section de maternelle, ni à l'école Jules-Massenet, ni la 12^{ème} du lycée confiée à Mademoiselle LAMURÉ. Je « saute » donc une classe et je suis un peu en retard sur d'autres. Je ne suis pas non plus préparé à la discipline imposée par Madame Philippe, et mes bavardages intempestifs me vaudront quelques séjours dans le couloir. Je ressens une certaine pression, à moins qu'on ne m'ait mis cette pression. Je ne parviens pas à avaler quoi que ce soit au petit-déjeuner et ma mère, qui m'accompagne à pied jusqu'au lycée, m'achète quasiment tous les matins une viennoiserie dans une petite boulangerie de la rue Ernest-Renan, entre la rue Raspail et la rue Michelet. Je n'osais pas le lui dire, mais je la vomissais neuf fois sur dix au lycée. C'est ainsi que j'ai connu pour la première fois cette infirmerie un peu glauque dont tu parles, au sud-ouest de la cour d'Honneur (là où on trouve aujourd'hui des « parloirs »), où on vous donnait dans ce cas un morceau de sucre imbibé d'alcool de menthe. Est-ce là qu'est née mon aversion pour la menthe ? Je garde moi aussi le souvenir des examens médicaux pratiqués dans cette infirmerie (je ne me souviens plus du nom de l'infirmière, mais je crois que le médecin scolaire de l'époque était une femme, le Docteur ROSEVÈGUE), mais je pense n'y avoir jamais reçu de vaccins. C'est mon médecin traitant qui s'en est chargé, sauf pour le BCG où je m'étais rendu dans un dispensaire municipal proche de la place Danton. Une seule fois, j'ai eu une cuti-réaction à la tuberculine, les autres années on nous mettait un timbre sur la poitrine.

Le midi, mon père vient me chercher en scooter (je suis externe libre et ne mange donc pas à la cantine). Il avait un « Lambretta », pas à l'époque dans un souci d'écologie ou d'encombrements, mais tout simplement parce qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir une voiture (il faudra attendre pour cela 1967)... L'après-midi, ma mère m'accompagne et revient me chercher « *pedibus cum jambis* ». À cette époque, l'emplacement de l'ancienne aile sud est occupé par un terrain vague, qui sert partiellement de parking, l'autre partie étant un prolongement de la cour de récréation jusqu'à la rue Anatole-France, dont elle est séparée par une vieille grille tordue ayant sans doute survécu au bombardement.



avant la reconstruction de l'aile sud. Au premier plan, la rue Ancelet (rue Jean-Paul-Sartre depuis 1980).

Si l'apprentissage de la lecture ne me pose guère de problème, celui de l'écriture est délicat : le porte-plume, les pleins, les déliés, les « pâtés », l'encre sur les doigts et que l'on étale involontairement sur la feuille. L'écriture est peut-être la science des ânes, comme disait ma grand-mère, mais sa pratique n'a pour moi rien d'aisé...

Petit à petit, je prends confiance et finirai l'année avec le prix d'excellence, ce qui, sans aucune vanité mal placée, sera le cas lors de toutes mes années passées au « *Petit lycée* ».

Pour l'équipement de l'écolier de l'époque, je rejoins presque totalement ta description, à quelques exceptions près : s'agissant de l'ardoise, il y en avait deux types à mon époque, l'une en ardoise véritable entourée d'un cadre en bois, comme celle qui illustre ton article (c'était le cas de la mienne), qu'il fallait prendre garde de ne pas casser, l'autre dans une espèce de carton rigide couvert d'un revêtement noir et avec un fin cadre en plastique coloré (un côté était quadrillé) ; et puis, nous avions effectivement des craies, mais aussi une espèce de mine de craie, plus dure, que nous insérions dans un support métallique, un peu comme un porte-plume ou un « *critérium* », mine que nous sortions au fur et à mesure de son usure. Nous avions également chacun une petite éponge cylindrique plate contenue dans une petite boîte de même forme, souvent colorée et transparente. N'oublions pas la boîte de colle blanche, avec sa petite pelle... Bientôt, au fil des années, s'y ajouteront un double décimètre, une équerre, un rapporteur et un compas. Mais je n'ai jamais porté de blouse au lycée, si ce n'est bien plus tard, pour des travaux pratiques.



Ensuite, ce sera la dixième, dans une salle du premier étage de l'aile est. Mon nouvel instituteur est Monsieur OBÉ. Je n'ai quasiment aucun souvenir de lui. Au bout de dix ou quinze jours, il nous annonce qu'il prend sa retraite et que nous aurons une nouvelle maîtresse le lendemain.

Nous faisons alors la connaissance de Madame Henriette ROUXEL, qui a récemment épousé le censeur, et qui m'a laissé un souvenir inoubliable par la qualité de son enseignement. J'ai appris plus tard que c'était une veuve qui vivait précédemment à Saint-Nazaire avec son fils. Une rumeur la disait agrégée de grammaire. Était-ce vrai ?

Un autre instituteur des dixièmes est Monsieur MAINCENT.



Année scolaire 1959-1960. 10^{ème}2. Institutrice : Mme Rouxel

J'eus la chance de passer trois ans sous la houlette de Madame Rouxel, qui monta de classe en même temps que nous. Cette femme punissait peu ; elle préférait laisser ce rôle à son mari chez qui elle envoyait l'élève fautif, escorté par un camarade. Il faut dire qu'il

n'était pas commode, le père Rouxel, et qu'il ne faisait pas bon subir ses foudres. Sa voix, sa diction, son port de tête et son chapeau sont gravés dans ma mémoire.



Année scolaire 1960-1961. 9^{ème} 2. Institutrice : Madame Rouxel.

Une autre neuvième est prise en charge par Madame VARENNE

Notre classe de 9^{ème} est située au rez-de-chaussée de l'aile nord, au fond d'une petite cour séparée de la grande par un mur et un chalet de nécessité, dont les toilettes m'ont laissé un souvenir identique au tien. Nous prendrons l'habitude de disputer dans cette cour, lors des récréations, des matchs de football acharnés avec une petite balle en mousse. Côté est de cette petite cour, le long de la rue Just-Viel, un bâtiment provisoire, au rez-de-chaussée en briques, probablement de récupération, et à l'étage en bois peint en blanc, avec un escalier et une passerelle extérieurs pour accéder aux classes à ce niveau. Les classes sont chauffées par un poêle individuel. Je vais y passer les deux années suivantes.



Les huitièmes sont au rez-de-chaussée. Les autres instituteurs sont Monsieur POUTAS et Monsieur CHIÈZE. L'un des deux est parti avec ses élèves en classe de neige. Nous avons pendant ce temps récupéré dans notre huitième quelques-uns de ses élèves dont les parents n'avaient pu ou voulu payer le séjour ou qui étaient souffrants.



Année scolaire 1961-1962. 8^{ème}2. Institutrice : Madame Rouxel

Le temps de l'école primaire touche à sa fin. Je passe en 7^{ème}, dans la classe de Monsieur BOURREAU et monte d'un étage dans ce bâtiment provisoire. Il y a deux autres septièmes, confiées à Messieurs BÉNARD, celui-là même dont tu parles, et ISAAC qui a la même année Bertrand VITTECOQ comme élève. Monsieur Bourreau est un maître sévère, qui n'hésite pas à punir les élèves d'une privation de récréation agrémentée, pour occuper le temps, de la conjugaison par écrit d'un verbe difficile, type acquérir, à tous les temps de tous les modes. Mais, je n'ai aucun souvenir de châtiments corporels, du moins dans les classes où je suis passé.

Tu évoques le remplissage des encriers. Jamais cette tâche ne nous avait incombé jusqu'à cette année-là. Là, ce sont les élèves qui, chacun leur tour, s'appliquent à cette « corvée », avec une bouteille munie d'un bec verseur, un peu comme celles que l'on voit dans les pizzerias pour se servir en huile pimentée.

Autre changement avec Monsieur Bourreau : les années précédentes, c'est nous, les élèves, qui fournissions les porte-plumes et les plumes, habituellement des sergent-major. Là, c'est lui qui nous fournit des plumes droites, qui « répondent » totalement différemment et auxquelles nous aurons du mal, mes camarades et moi, à nous adapter.



Année scolaire 1962-1963. 7^{ème}2. Instituteur : Monsieur Bourreau.

Quand je revois ces photos, je retrouve de nombreux camarades, avec qui j'ai continué « *l'aventure* », pas toujours dans la même classe mais, pour certains, jusqu'à l'université. Il en est un toutefois qui retient mon attention, présent sur plusieurs photos. Il s'appelle HÉBERT, est le fils des propriétaires d'une petite épicerie située rue Ancelot, juste en face de l'entrée principale du lycée à cette époque (là où se trouve aujourd'hui un immeuble), et qui ont dû faire fortune avec tout ce que les gamins ont pu leur acheter comme sucreries : comme dans la chanson, des « *Mistral gagnant* », des « *Coco Boer* », des « *Roudoudou* », des « *Car en Sac* », des « *Carambar* », et j'en passe...

Notons enfin que c'est en 1963 que le lycée d'État de garçons du Havre devient lycée François 1^{er}. Je me souviens avoir participé à un goûter dans le réfectoire le jour de ce baptême. Mais, pas de verre de lait quotidien à mon époque, le rituel avait disparu... Toutefois le souvenir d'avoir reçu, en 8^{ème}, donc à Noël 1961, une orange en cadeau.

Je me souviens également que, en 8^{ème}, nous avons fabriqué une assiette à base de papier de soie, collée puis décorée à la gouache, avec un intervenant nommé Paul RICHARD. Certains d'entre nous, comme Sylvain Barubé, l'ont connu professeur de mathématiques, d'autres, comme toi, en tant que professeur de dessin, pour moi ce fut en travaux manuels. C'était, je crois, à l'occasion de la fête des mères, et nous avons échappé au collier de nouilles cher à Pierre DESPROGES avec cet homme multi-talents, mais guère aimable (pour moi, c'est lui, et non Guy DENIZE, lui aussi professeur de mathématiques et homme de théâtre, qui créa, en 1947, la troupe théâtrale du « *Manteau d'Arlequin* », ce qui est confirmé par le site internet de la troupe). Multi-talents pour lui, mais pas pour moi qui n'en ai jamais eu beaucoup s'agissant de ce qu'on appelle aujourd'hui les loisirs créatifs, et mon assiette ne fut pas vraiment réussie. J'ai des souvenirs aussi de corbeilles en raphia et de pompons en laine.

Le nettoyage du (ou des) tableau(x), car il y en a un accroché au mur, mais parfois également un sur pieds et réversible, est souvent à la charge d'un élève désigné pour la semaine, qui doit être là avant l'heure de début des cours, matin et après-midi. Il dispose d'un chiffon, qu'il faut secouer régulièrement pour évacuer la poussière des craies, et d'une éponge mouillée. Cet élève est aussi chargé de vérifier que la classe est bien

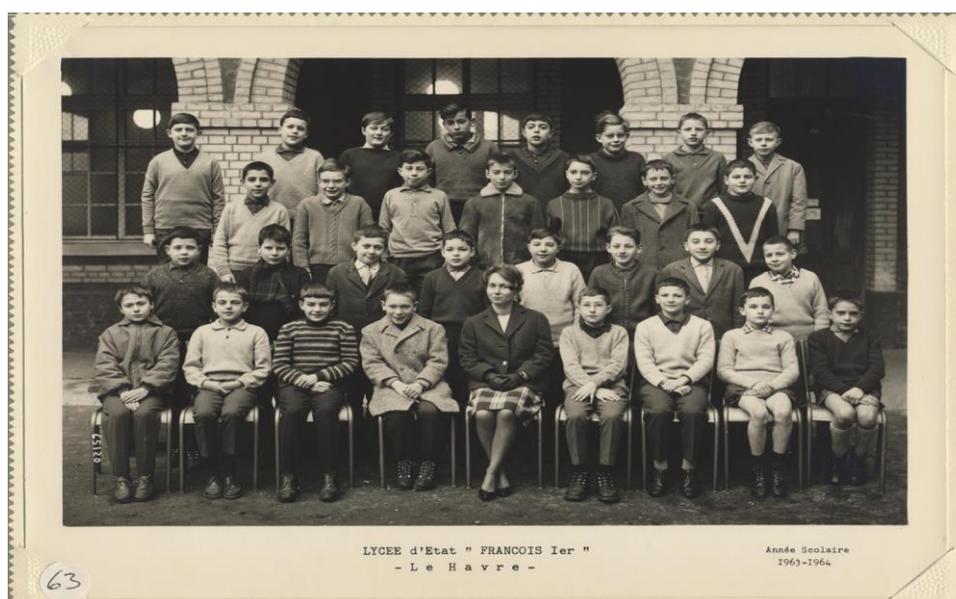
approvisionnée en craies blanches et de couleurs. Quand il manque quelque chose, chiffon, éponge, craies, il faut rendre visite à l'agent-chef de l'intendance, seul habilité à en distribuer. Il faut alors essayer d'être convaincant, car on a l'impression que les deniers permettant l'achat de ces fournitures sortent directement de sa poche, à moins qu'il ne prenne un malin plaisir à nous voir embarrassés.

Tu évoques la grande cour de récréation et ses platanes pouvant servir de but. J'ai effectivement participé en fin d'année scolaire à un match de football « officiel », avec un vrai ballon, entre septièmes dans cette cour. Nous étions coachés et arbitrés par nos instituteurs. Un bon moment.

Le premier cycle de l'enseignement secondaire, ou le collège au lycée.

Comme pour les classes primaires, nombre de lycées, à cette époque, ont des classes de premier cycle, concurremment avec les collèges. La différence, pour moi, est notamment la « disparition » des filles, présentes au « Petit lycée » mais pas encore admises dans les classes secondaires du lycée François 1^{er}. Peut-être, par ailleurs, ronronnions-nous dans un certain confort assorti d'un petit complexe de supériorité, et nous avons vu arriver des enfants d'autres quartiers, d'autres écoles, dont certains étaient des « cadors » qui nous ont obligés à nous remettre en question...

J'ai 10 ans. Je suis inscrit en 6^{ème} Classique (Anglais-Latin) et le rythme est soutenu, avec même deux heures de cours le samedi après-midi. Je me souviens de nombre de mes professeurs de sixième : Monsieur AUBOURG en anglais, Monsieur BÉNARD en mathématiques, Max PINCHARD en musique, Monsieur CHAZELLE en éducation physique, Messieurs VÉPIERRE et FIDELIN en travaux manuels, Mademoiselle COQUIN en français-latin. C'est cette dernière qui me laisse les moins bons souvenirs : alors que j'avais l'habitude d'avoir de bonnes notes en rédaction, je me prends tôle sur tôle. Je ne comprends pas.



Année scolaire 1963-1964. 6^{ème} A2. Professeur : Mademoiselle Annie Coquin.
Mademoiselle Coquin épousera un Monsieur PLEVEN et sera plus tard à la tête du CDI du lycée.

Notre salle se situe au rez-de-chaussée, juste en dessous de la salle de musique de Max Pinchard, là où sera plus tard localisée l'intendance, où se trouve aujourd'hui la salle des professeurs. Nous bougeons en fait assez peu : il n'y a guère alors de salles de spécialités et ce sont les professeurs qui se déplacent le plus souvent. Une des exceptions qui confirment la règle, cette salle de musique, que tu évoques. Dans cette salle, on trouve un piano droit, un guide-chant, un gros électrophone bien loin effectivement de notre *Hi-Fi*. Peu de dictées musicales pendant les cours de Monsieur Pinchard, peu de l'ennuyeux solfège, mais de l'histoire de la musique, et l'audition de disques. La qualité sonore n'est pas extraordinaire, cela « *gratte* » un peu, mais ce sera ma première vraie initiation à la musique classique. Je me souviens très bien, par exemple, avoir ainsi découvert « *Casse Noisette* » de Tchaïkovski. Dès l'année suivante, Max Pinchard recevra un petit orgue électronique avec lequel il s'amusera beaucoup et qui remplacera le guide-chant. Mais je n'ai pas le souvenir d'avoir appris à jouer de la flûte à bec.... À l'emplacement de cette salle se trouve aujourd'hui le bureau du proviseur .

Autre changement notable : il n'y a plus d'encriers dans les bureaux. Le stylo-bille n'est guère apprécié, aussi nous équipons nous de stylos-plume...

C'est durant cette sixième que, en compagnie de deux autres garçons de ma classe, nous sommes sélectionnés pour participer à un concours de diction, avec deux récitations à présenter. Nous nous rendons à la date et à l'heure dites à l'école des Gobelins. Là, nous concourons contre une bonne quinzaine de demoiselles, venues sans doute du lycée de jeunes filles, et sommes jugés par un triumvirat de dames. Que croyez-vous qu'il arriva ? Nous finîmes tous les trois aux dernières places... Sans commentaire.

Cette sixième se termine par une déception pour moi et sans doute mes parents. Lors de la distribution des prix, habitué aux prix d'excellence, je m'attends à être appelé, mais ne le suis pas et ne le serai jamais plus. J'ai trouvé « *mon maître* », il se nomme Michel DELALANDE, et nous serons dans la même classe jusqu'en Terminale.

En cinquième, je continue dans la même voie, la section classique. Mes professeurs sont Messieurs BÉNARD en mathématiques, BORTUZZO en histoire-géographie, Jean GIUSTINIANI en anglais, Mademoiselle LEDÉPENSIER en sciences naturelles, Max PINCHARD en musique, Marc DUMONT en éducation physique, et Monsieur JEAN en français-latin, un professeur tout à fait remarquable à mon sens et, je pense, assez méconnu. Chose extraordinaire, de très mauvais en rédaction l'année précédente, j'obtiens haut la main le premier prix cette année-là. C'est là que j'ai acquis le sentiment, et même la certitude, que, dans les matières comme le français, la notation est très subjective et, donc, très aléatoire...



Année scolaire 1964-1965. 5^{ème} A2. Professeur : Monsieur Jean.

Notre classe est située au premier étage de l'aile est, en haut de l'escalier sud, la deuxième dans le couloir vers la gauche, tout près de la salle de dessin, quasiment au contact des travaux de reconstruction de l'aile sud, et les bruits de ceux-ci ne nous simplifieront pas toujours la vie... Je me souviens également du chahut venu de la salle de classe voisine, lorsqu'il y avait cours d'allemand avec un professeur dont je ne citerai pas le nom par charité bien que l'ayant parfaitement en mémoire, un professeur déjà d'un certain âge et qui hurlait pour essayer de faire cesser le vacarme...

Puisque j'évoque la salle de dessin, elle était située au sud de la cour d'Honneur, dans une grande pièce sur la hauteur de deux étages, avec une verrière. Tout comme toi, je n'ai aucun talent en cette matière, ni en dessin au crayon, ni à l'encre de Chine, ni à la gouache, je ne sens pas nos professeurs successifs bien motivés et, une heure par semaine, je m'ennuie. Je me souviens aussi qu'un de nos professeurs, qui n'aimait pas le jaune citron ou le jaune d'or, nous avait demandé dans les fournitures une gouache d'un jaune particulier (jaune cadmium ?) que nous n'avions pas réussi à trouver, même à la « Galerie Hamon ». Ce secteur a bien changé aujourd'hui, avec l'installation de l'Administration, surmontée d'une salle de réunion au-dessus de laquelle trône encore une verrière.

En fin de cinquième, j'effectue ma communion solennelle, sous la houlette de l'abbé R. LECŒUR, l'aumônier catholique du lycée, qui assure les heures de catéchisme. Après trois jours de retraite décontractée à la ferme des scouts, à Rouelles, cela se passe à l'église Sainte-Anne, en deux fournées. Pendant la cérémonie, l'orgue est tenu par Max Pinchard. Il faut revenir l'après-midi pour les vêpres, puis tôt le lendemain matin pour une messe d'action de grâce et nombre d'yeux ont bien du mal à rester ouverts...

Nous voici en 4^{ème}. Nous abordons une deuxième langue vivante. Je choisis l'espagnol, tout en continuant le latin. C'est cette année-là que se termine la reconstruction de l'aile sud, celle du nouveau gymnase, la chapelle ayant ouvert peu de temps auparavant. L'ancien gymnase, que tu as bien décrit, a laissé place à un espace ouvert, surnommé le « *patio* ». Au poste de proviseur, Jack DESMEUZES a remplacé Jacques Alekan.

Qui étaient mes professeurs cette année-là ? Je ne me souviens pas avec certitude de tout le monde. Claude CHARTREL en maths, et, peut-être, Monsieur HIRTZ en histoire-géographie, Monsieur MESNAGER en français-latin, Monsieur JOUVE en anglais, Monsieur LETOUZÉ en sciences naturelles (qui se souvient de la décérébration d'une grenouille ?), Monsieur ORIA en espagnol, Monsieur OUTREMAN (aux méthodes plutôt militaires) en éducation physique, Monsieur PRUD'HOMME, que nous surnommons méchamment « *Patte à ressort* » en raison de son pied bot, en musique. Il faut dire que, à

côté des cours de Max Pinchard, il est particulièrement ennuyeux, pour rester poli ; il n'a visiblement pas accès à la salle de Pinchard (à moins que son handicap l'en empêche) et a souvent besoin de deux volontaires pour aller y chercher l'orgue électronique et l'amener dans la salle du rez-de-chaussée à l'est de la cour d'Honneur où il donne son cours...



Année scolaire 1965-1966. 4^{ème} B2. Professeur : Claude Chartrel. Photo prise dans le nouveau patio.

Notre salle de classe se situe, quant à elle, au nord de la cour d'Honneur, au deuxième étage.

Que dire de mes profs de quatrième ? Claude Chartrel est un bon prof, pas rigolo, mais ses cours sont clairs et bien faits. Monsieur Hirtz est un homme un peu maniéré, surnommé « *Tata Yvonne* » (pour de tels propos, nous serions aujourd'hui taxés d'homophobie), toutefois père de famille nombreuse (nos copines du lycée de jeunes filles, aujourd'hui collègue Raoul-Dufy, où son épouse enseignait, nous la décrivaient tout le temps enceinte), un enseignant intéressant, mais qui avait la gifle facile ; je garde le souvenir d'une baffe monumentale reçue pour une raison que j'ignore encore. La joue me brûle toujours après toutes ces années... Les autres sont de ceux dont on ne dit rien...

Et puis, cette année-là, je fais la connaissance de Sylvain BARUBÉ, qui se trouve dans la même classe que moi.

L'ouverture de la nouvelle aile sud n'a pas apporté au lycée que le « *patio* ». Il faut se rappeler les salles de classe grandes et lumineuses, les salles d'histoire-géographie, de sciences naturelles, de physique-chimie bien équipées, que nous fréquenterons essentiellement à partir de la seconde.

En 3^{ème}, nous sommes en petit effectif, moins de vingt élèves. Les professeurs dont je me souviens : Gérard RÉGNIER, récemment disparu, en histoire et géographie, Monsieur BOURGEOIS en anglais, Mademoiselle ERNOULT, je crois, en espagnol, Monsieur POTTIER en mathématiques, Henri VIALAS en français-latin, Max Pinchard en musique, Monsieur ABHERVÉ, je crois, en éducation physique, Monsieur Vépière en travaux manuels (reliure).

Gérard Régnier est un excellent professeur, enthousiaste, passionnant, qui nous a dit un jour que, s'il n'avait pas réussi à nous faire rire pendant son cours, il estimait que celui-ci était raté. Il ne cachait pas sa passion pour le jazz.

Monsieur Bourgeois est un enseignant rigide, qui a ses manies : les devoirs sur copie simple à grands carreaux, de petit format, perforée de deux trous, l'interdiction du stylo rouge, le nom, le titre à tant de carreaux du haut et du bord gauche, une pliure en deux dans le sens vertical, etc. Et puis, c'est un fanatique des verbes irréguliers... Je n'ai pas l'impression que nous ayons appris grand-chose avec lui. Autre détail : son cartable recèle sa collection personnelle de craies et, bien enfermée dans un sac en plastique soigneusement plié, une rondelle de feutre pour essuyer le tableau.

Monsieur Pottier est un professeur débutant, surnommé « *la tour de Pise* » en raison de son allure penchée et de sa démarche raide, qui a attaqué l'année par la théorie des ensembles avant de s'apercevoir, après quelques semaines, que c'était en fait au programme de seconde, de rétro pédaler et d'essayer, en vain, de rattraper le retard pris. C'est lui qui nous avait demandé, en composition et en une heure, d'extraire manuellement toutes les racines carrées de 1 à 20, avec trois chiffres après la virgule... Il fallait voir sa tête, lorsque nous sommes sortis de l'épreuve de maths du BEPC, et qu'il a appris que le problème avait porté sur une partie du programme que nous n'avions pas vraiment abordée avec lui... C'est à lui que je dois cette appréciation sur le dernier bulletin trimestriel : « *Doit renoncer définitivement à suivre des études scientifiques* »... Désolé, Monsieur Pottier, mais j'y suis arrivé, et pas grâce à vous !

Tu as évoqué Henri Vialas dans ton texte. Il était là depuis pas mal d'années. On le retrouve déjà sur la photo des profs en 1937-1938. Mes oncles l'avaient eu avant moi. Il est originaire du Tarn, d'où cet accent qu'il essaie de réfréner, mais qui s'échappe parfois (un « *zondat* » pour un soldat, un « *couon* » pour un coin, etc.). Ses cours dévient de temps à autre, lorsqu'il nous explique que, enfant, il marchait dans la bouse de vache avec ses espadrilles toutes neuves pour que la semelle de corde s'use moins vite. Ou bien, lorsque, au beau milieu d'une explication de texte, il dit abruptement qu'il faudrait qu'il demande à quelques-uns d'entre nous d'aller l'aider à mâter son bateau... Et il fume toujours beaucoup. Je me souviens d'avoir étudié « *L'Énéide* » de Virgile avec lui, et notamment le fameux « *Timeo Danaos et dona ferentes* ». Mais je garde en définitive le souvenir d'un professeur intéressant, dont les cours n'étaient pas ennuyeux.



Année scolaire 1966-1967. 3^{ème} B2. Professeur: Henri Vialas.

Il avait des réactions parfois surprenantes. Je me souviens d'une composition de thème latin. L'heure touche à sa fin, et j'hésite à corriger ce que je pense pouvoir être une faute. Monsieur Vialas passe entre les tables, remarque mon hésitation et me murmure, quasiment à l'oreille : « *Ne changez rien ! Vous avez 20* ».

Nous voici parvenus au terme de ces quelques années dans le premier cycle de l'enseignement secondaire, qui allait bientôt, à la suite du « *Petit lycée* », disparaître des murs de l'établissement.

Je me souviens également que, dans ces années-là, mais sans plus de précision, Monsieur Rouxel a été remplacé comme censeur par Monsieur HÉRIPRET ou ÉRIPRET (orthographe non garantie), un homme originaire du Pas-de-Calais, dont la bonhomie apparente tranche avec la sévérité de son prédécesseur. On a déplacé ses bureaux du rez-de-chaussée côté nord de la cour d'Honneur (dans le secteur où nous donnons maintenant nos cocktails) au premier étage juste à côté du grand escalier sud, là où se donnait le cours d'allemand chahuté que j'évoquais précédemment. C'est là, dans son antichambre, que le responsable de la semaine doit aller chercher avant le début des cours le cahier de textes de la classe et l'y rapporter à la fin de la journée. Monsieur Pilet aussi était parti, remplacé par Joël QUELLIEN, un ancien élève qui sera un jour vice-président de notre association.

Un souvenir des travaux manuels. À part l'atelier de reliure alors localisé dans l'aile est, les ateliers de bois, fer puis poterie sont installés dans un petit bâtiment juste à côté de la porte d'entrée de la rue Baudin. J'y ai fabriqué une raquette de ping-pong, une boîte en bois avec un couvercle, une crémaillère, une chope en terre. Je me souviens d'un jeune enseignant de l'atelier bois, je crois, avec qui, grâce à un transistor relié par un fil de cuivre à un radiateur faisant antenne, nous écoutions « *Radio Caroline* », cette radio pirate britannique émettant depuis un bateau ancré en mer du Nord. La réception n'était pas excellente, mais nous entendions les chansons anglo-saxonnes à la mode de ces années-là...

Et puis, il y a ce que l'on appelle les « *plein air* ». Il s'agit d'une séance de sport de deux heures, à l'extérieur du lycée, qui peut prendre diverses formes. Nous nous déplaçons parfois avec un bus spécial, parfois, beaucoup plus souvent, par nos propres moyens vers un stade (le stade Auguste-Delaune, le stade Léo-Lagrange, le stade Jules-Deschaseaux, les terrains de l'ancien hippodrome en forêt de Montgeon, des terrains à l'emplacement de l'actuel hypermarché « *Auchan* » au Mont-Gaillard) ou un endroit qui n'est pas vraiment en plein air (la piscine du cours de la République, le gymnase Louis-Blanc, la salle de basket-ball du palais des Expositions). Les exercices sont divers : athlétisme sur stade ou en forêt, sports collectifs, natation, gymnastique, etc. Un souvenir se détache, celui d'un petit match de rugby joué à l'hippodrome un jour de fonte des neiges, sans crampons sur un sol particulièrement humide, boueux et glissant. Nous étions dans un tel état que nous n'avons pas pu nous changer pour reprendre le bus qui nous ramenait en ville. Je suis rentré à la maison en tenue de sport, crotté jusqu'aux yeux, à l'effarement de ma mère qui craignait entre autres pour son parquet soigneusement ciré qu'il fallait aborder avec des patins.

Et puis, en fin de troisième, nous passons le BEPC. Ce n'est pas le lycée qui nous y a présenté, nous avons dû nous y inscrire individuellement si je me souviens bien. Je le décroche sans trop de difficulté et, pour me récompenser, mes parents m'offrent un vélo assez proche du tien, un « *Peugeot* » gris vert, un cyclo-touriste à simple plateau, dérailleur trois pignons et une dynamo sur la roue arrière, avec des sacoches grises, acheté chez un vendeur du cours de la République, qui va modifier singulièrement mes déplacements... Je n'ai pas connu le « *rack* » dont tu parles pour ranger les deux roues. L'aile sud ouverte, un grand abri équipé a été construit à cette fin le long de la rue Anatole-France.

Le second cycle de l'enseignement secondaire

Me voilà donc en seconde. J'ai quatorze ans. Contrairement aux allégations de Monsieur Pottier, le lycée a bien voulu m'accepter en série C, la série scientifique. À cette époque, l'orientation se fait en fin de troisième, plus tôt qu'aujourd'hui et, peut-être à contre-courant de notre époque, j'ai tendance à penser que ce n'était pas un mal.

Et puis, surprise, du moins pour moi. À cette rentrée 1967, il y a des filles dans les classes, quoique modestement dans ma seconde puisqu'au nombre de cinq (par ordre alphabétique Maryse CÉSAIRE [la future Madame GUIHARD, qui sera notre présidente], Annie CHÉHENSSE, Marie-Hélène DAON, Thérèse FLANDRIN et Sylvie HORLAVILLE). Elles sont plus nombreuses dans les secondes littéraires. Certains mauvais esprits affirment que, à cet âge où les hormones commencent à bouillonner, cette présence féminine va empêcher les garçons de travailler correctement en nuisant à leur concentration. Dans les classes, on les place sans les mélanger aux garçons (à moins qu'elles ne s'y soient placées d'elles-mêmes). Les quatre premières citées sont au premier rang, côte à côte, seule la dernière, arrivée si je me souviens bien au bout de quelques jours, trouvera place, mais isolée, vers le fond de la classe.

Cette année-là, je fais mieux la connaissance de Bertrand VITTECOQ, notre actuel président, qui est dans la même classe que moi.

Nous sommes plutôt localisés sur l'aile sud à présent, et faisons la connaissance de l'autre surveillant général de l'établissement, Michel DEBLEDS.

Les professeurs sont Paul GUIOT en mathématiques, Monsieur PERQUIER en physique, Monsieur MALIET (orthographe non garantie) en français-latin, Monsieur BOURGEOIS en anglais, Monsieur HIRTZ en histoire-géographie, peut-être Monsieur REY en espagnol (à ne pas confondre avec son homonyme prof d'anglais), Marc DUMONT en éducation physique (pour les garçons, les filles ont une prof à part). Plus de musique, de dessin ni de travaux manuels à partir de cette rentrée, sauf en option.

Paul Guiot n'est pas un mauvais professeur de mathématiques et nous donnera un socle solide pour la suite. Mais il est très sévère, injuste, souvent blessant pour celui ou celle qui n'est pas dans ses petits papiers. Peut-être bien misogyne aussi. Quand on est bien considéré, et, par chance pour moi, je l'étais sans avoir rien fait pour ça, tout peut se passer à merveille. Dans le cas contraire, on peut ramasser les zéros comme les feuilles mortes, à la pelle, le tout assorti de quelques remarques désobligeantes. Maryse Guihard ne me démentira pas : elle était terrorisée par Monsieur Guiot, qui le sentait bien et en profitait. Son enseignement consiste en un cours magistral très rapide, suivi de plusieurs heures d'interrogations au tableau. Cela commence par : « *Au tableau : untel, untel, untel, untel, untel, etc., après on verra* » suivi par « *Vous n'êtes pas encore là ? À votre place, zéro !* ». L'ordre d'appel n'est pas alphabétique, mais vous avez intérêt à noter à quelle place vous avez été appelé, car lui s'en souvient parfaitement et, en cas d'erreur ou de retard, le zéro tombe impitoyablement. J'ai le souvenir d'être appelé au tableau juste après un cours sur les divisions harmoniques, auquel je n'avais pas compris grand-chose. Je m'attends au pire lorsque le professeur me donne un exercice que je comprends encore moins. Mais il me prend par le bras, fait l'exercice à ma place, et ponctue le tout d'un : « *18. Vous avez très bien compris les divisions harmoniques* », devant les yeux étonnés, pour ne pas dire dégoûtés, de mes camarades.

Pour aborder cette nouvelle matière qu'est pour nous la physique-chimie, Monsieur Perquier, un jeune enseignant, se montre tout à fait à la hauteur. Il est intéressé, intéressant, et très clair.

Monsieur Maliet est un bon prof dans sa matière, qui est loin d'être maintenant ma préférée. Pour Monsieur Bourgeois, se rapporter à mon appréciation au moment de la troisième... Pour Monsieur Hirtz, là-aussi appréciation inchangée. Une anecdote toutefois : il avait puni notre camarade Olivier MAHEU, disparu trop tôt, en lui demandant d'assurer, au moins partiellement, le cours suivant. Olivier avait livré une brillante prestation, en imitant toutes les manières de notre professeur qui, beau joueur, fut le premier à en rire...

Marc Dumont, le prof de gym, un basketteur de Saint-Thomas, est hâbleur, roule des mécaniques, très sûr de lui. Un jour, dans la petite salle à l'étage du gymnase, il décide de nous donner un cours de lutte, et prend comme « *faire-valoir* » le plus costaud d'entre nous, Lionel DESTRIBOIS (rugbyman, futur médecin, directeur de la Transfusion sanguine au Havre, puis à Caen, et aussi évêque Mormon) qui, à sa grande déconvenue, lui inflige un « *tombé* » sous nos acclamations...

La grande affaire de cette année scolaire, ce sera bien sûr les événements de mai 1968. Mon propos n'est pas ici de juger les causes, les raisons, les tenants, les aboutissants de ces événements. Le 13 mai, premier jour de la grève générale, nous sommes entrés à 8 heures, comme d'habitude, et ressortis à midi sans avoir eu cours, mais un long séjour en permanence et quelques harangues de la part de membres d'un Comité d'action lycéen (CAL) qui pensaient visiblement le « *grand soir* » arrivé. Je ne sais que peu de choses de ce qui s'est passé ensuite dans le lycée où je n'ai pas remis les pieds avant la fin des grèves, préférant passer mon temps au soleil de ce beau mois de mai. Enfin, presque. Un professeur résistait encore et toujours au mouvement : c'était Monsieur Hirtz. Il n'avait jamais caché ses sympathies royalistes et donnait des cours clandestinement, à l'insu apparent des piquets de grève, dans une des salles spécialisées au premier étage de l'aile sud. Pour y parvenir, il fallait contourner les piquets de grève en passant par la cour des cuisines et par les étages...

Année scolaire 1967-1968. 2nde C1C2C3.
Professeur Monsieur Maliet



La grève levée, nous nous sommes retrouvés rapidement en vacances, plus tôt que prévu. Il fallait organiser le bac pour les Terminales, qui se déroula entièrement à l'oral.

La dernière distribution des prix n'eut pas lieu en présentiel. Nous avons reçu une invitation à venir chercher nos prix au lycée. Il n'y eut plus ensuite cette cérémonie, sans doute l'expression d'une bourgeoisie décadente. Plus de photo de classe non plus pendant les années où je fréquenterai encore le lycée, sans doute pour la même raison (ce ne fut pas le cas dans tous les lycées).

Les distributions des prix se sont déroulées, à mon époque, successivement dans le vieux gymnase, puis au cinéma-théâtre « ABC », rue Louis-Brindeau (devenu par la suite « Concorde », aujourd'hui disparu), puis salle François 1^{er}, dans le boulevard éponyme. Traditionnellement, un discours devait être prononcé à cette occasion par un jeune professeur agrégé de l'établissement.

Et puis, le groupe que nous formions en seconde éclate lors du passage en première : certains vont en série C, d'autres en série D. Ma première porte un nom à rallonge : 1^{ère} C1 C2 C3 C4 C5, et sa salle est localisée au premier étage de l'aile sud, juste en face de l'escalier ouest. Bien des choses ont changé dans le lycée en cette rentrée post-mai 68. L'heure est à l'autodiscipline : moins de surveillants, des études non surveillées, les heures de colle supprimées, la liberté, si autorisation parentale, de sortir entre deux cours, le droit de fumer dans le patio. Un changement dans les notations : on ne note plus de 0 à 20, mais à l'aide de lettres de A à E ; ce système semblera sans doute trop rigide à certains enseignants et, très vite seront introduites des nuances : le A pourra être A+, A ou A-, et, au bout du compte on en reviendra à l'ancien système... Et puis, l'apparition d'un « Foyer socio-éducatif » (FSE) et de clubs en dépendant : langues, physique-chimie, sciences naturelles, photo, etc. Ce FSE est sous la baguette d'un troisième surveillant général, Marcel LUBERT, les clubs en général sont sous celles de surveillants étudiant ces matières ou des assistants de langue.

Il y a aussi la création d'un journal des élèves, baptisé « *Splash* »... Il devait théoriquement être ouvert à toutes les opinions.

Toujours peu de filles en scientifique, et surtout en 1^{ère} C : elles sont quatre, Catherine ANGOT, Maryse BEURIOT, Annie FORAY et Annick GOUIFFÈS, toujours placées côte à côte, au deuxième rang cette fois...

Pendant une séance du club de physique-chimie, sous la direction de Joël FLEURY.
Cliché dû au club-photo.

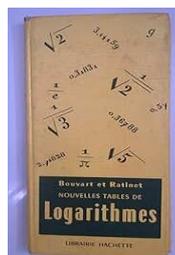
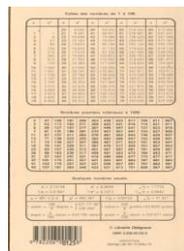
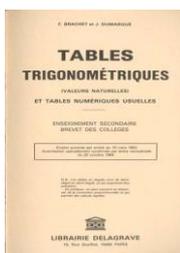


L'équipe professorale comprend Raymond MERCIER en mathématiques, Monsieur ROBILLARD, le père de notre camarade Yves, en physique-chimie, Monsieur ANDRÉ en

histoire-géographie, Monsieur JOUANNE en éducation physique, Monsieur POTÉ en anglais, et, en français-latin, un professeur dont j'ai totalement oublié le nom. Monsieur Poté est sans conteste le meilleur professeur d'anglais que j'ai eu de toute ma scolarité. Le peu que je sais ou comprends de cette langue, c'est à lui que je le dois. Il deviendra directeur de l'ESC.

Je continue le latin, sans aucun brio. Les versions s'enchaînent et les 2 ou 3/20 également. J'y perds mon... latin, justement. Ne souhaitant pas continuer à perdre mon temps, de plus en plus occupé par les mathématiques et la physique, je me rends, avant chaque version à la maison, à la Bibliothèque municipale, et recopie soigneusement les traductions de François-Victor HUGO, de l'Institut, qui n'a pas été que le traducteur de SHAKESPEARE. Mon professeur ne me reproche nullement cette filouterie (s'en est-il même aperçu ?), et j'ai la satisfaction de voir le fils du grand Victor recevoir les mêmes notes que moi. Ceci me rappelle une histoire que mon père m'avait racontée : pendant la guerre, il était réfugié dans le Pas-de-Calais, chez ses grands-parents maternels, et avait été scolarisé à l'institution privée Saint-Vaast, à Béthune. Il avait eu à faire une version latine et avait conservé sa copie, ainsi que le précieux corrigé. De retour au Havre après la libération, la même version lui avait été redonnée, et il l'avait rendue avec, bien sûr, la correction de son professeur béthunois. Résultat des courses : 5/20. Il était alors allé faire part de sa surprise et s'était entendu opposer qu'il y avait plusieurs façons de traduire le latin, ce qui aurait attiré sa réponse (et je l'en crois capable) : « *Qu'est-ce qui me prouve que c'est la vôtre qui est la bonne ?* ». Quant à moi, c'est décidé, j'abandonne le latin en fin de première. Fini de trimballer le « *Gaffiot* »...

C'est, je crois, à partir de la première que notre panoplie de bons élèves s'enrichit d'une table de logarithmes et, pour certains (j'en étais), d'une règle à calculer. Ceci vient compléter les tables trigonométriques et des nombres usuels que nous possédions depuis la troisième. Nous n'imaginions pas une seconde qu'un jour les calculatrices scientifiques simplifieraient à ce point les calculs.



Pendant cette année, une journée de détente : une première D ne remplissant pas un autocar, je fais partie des volontaires autorisés à les accompagner lors d'une sortie à Paris organisée par Pierre DUMARQUEZ, leur professeur d'histoire-géographie, un ancien élève membre de notre association. Le matin, nous visitons les infrastructures de l'aéroport d'Orly, ainsi que la carlingue d'une « *Caravelle* », qui impressionne les très nombreux d'entre nous, et j'en suis, qui n'ont encore jamais pris l'avion. Puis, l'après-midi, c'est au tour du musée d'Art moderne, situé dans le pavillon de Tokyo de l'Exposition universelle de 1937. Le retour est nocturne, tardif, ce d'autant qu'un embouteillage a considérablement ralenti la traversée de Rouen (l'autoroute n'allait pas alors au-delà de cette ville). Pas de téléphone portable à l'époque et pas de possibilité de prévenir de notre retard des parents inquiets, énervés d'avoir dû attendre longtemps notre arrivée.

Cette fin de première marque, en juin, les débuts de l'épreuve anticipée de français du baccalauréat. Un oral, d'abord, passé dans les locaux du lycée Porte-Océane, et je me souviens d'avoir été interrogé sur un texte tiré des « *Pensées* » de Blaise PASCAL, signifiant en gros que l'habit ne fait pas le moine. Puis un écrit dans les mêmes locaux. Nous n'aurons les résultats que courant octobre...

Et voilà la Terminale, ma dernière année comme élève au lycée François 1^{er}. Je suis en Terminale C1, une des deux TC (les anciennes « *maths élem* ») existant ici. Mes professeurs : toujours Messieurs Mercier et Robillard, Monsieur WINTER en français, Mademoiselle Odile MARCEL en philosophie, Jean Giustiniani en anglais, Nestor ARACIL en espagnol, Monsieur MALEYRAT en éducation physique, Monsieur AUGER en sciences naturelles et, en histoire-géographie, un jeune professeur originaire du sud-ouest, ne faisant guère mystère de ses idées trotskystes, dont j'ai oublié le nom... Il me semblait que c'était à cette rentrée-là, en 1969, qu'André GAUTHIER avait remplacé comme proviseur Jack Desmeuzes, dont l'attitude pendant mai 1968 avait été ressentie de façon différente, selon les parents notamment : laxiste pour les uns, complice pour d'autres, bon diplomate selon d'autres encore... Le site du lycée situe ce changement à 1970...

Notre classe est la grande RC3 (salle disparue, Rememberée), au rez-de-chaussée de l'aile sud, que nous occupons à une vingtaine.



Année scolaire 1969-1970. TC1. Avec le Père Noël devant le « *Printemps* ».
Tout le monde n'était pas venu.

Raymond Mercier est un bon professeur de mathématiques, plutôt sévère, parfois injuste, du moins j'ai pensé qu'il l'était à mon égard. En classe de première, je suis assis à côté de Michel Delalande, déjà nommé, et il me soupçonne de copier sur celui-ci pendant les devoirs, mais n'a bien sûr jamais rien pu prouver. Il exige pourtant, en Terminale, que nous soyons séparés, ce qui lui permet de constater que mon niveau ne baisse pas. En fin d'année, pour la seule fois en deux ans, je me rate lors d'un devoir en classe, le dernier, un problème d'homothétie que je n'ai pas compris, et il me donnera, comme appréciation au dernier conseil de classe, un « *doit faire ses preuves* » que j'ai encore en travers de la gorge.

Monsieur Robillard est aussi un bon professeur de physique-chimie. Il est sérieux, un peu rigide, exige, et sans doute a-t-il raison, que nous n'utilisions pas les formules « *toutes*

faites », mais que nous les redémontrions avant de pouvoir nous en servir. Il fume en classe et, lorsqu'il aspire la fumée, il creuse exagérément ses joues, ce qui est assez comique. Je suis allé le voir, comme il nous y avait invités, quelques jours avant le baccalauréat pour un sujet que je pensais avoir mal compris. Il m'a accueilli avec beaucoup de gentillesse.

Monsieur Winter, un jeune agrégé de lettres, qui restera le dernier à avoir prononcé un discours lors d'une distribution des prix (en 1967), ne conserve sans doute pas, s'il en a même conservé un, un souvenir ému de cette TC1. Nous avons commencé avec lui l'année scolaire, avec l'étude de « *Nadja* » d'André BRETON. Nous étions toujours en attente de nos résultats de l'épreuve anticipée, et on nous avait affirmé que, si les notes ne nous convenaient pas, nous pourrions repasser l'épreuve en fin de Terminale. Les notes tombent courant octobre, les miennes sont honorables, mais nous apprenons alors qu'elles sont en fait définitives, et que suivre les cours de français n'est pas obligatoire. Je ne sais plus si quelques amateurs courageux les ont continués, je n'ai pas été de ceux-là.

Odile Marcel est une toute jeune femme charmante, très mignonne, à peine plus âgée que nous, une agrégée de philosophie, petite-fille du célèbre philosophe Gabriel Marcel. Elle est, pardon pour ces propos que certains pourraient à la mode d'aujourd'hui qualifier de sexistes, très agréable à regarder. Mais la philosophie et moi n'avons pas fait bon ménage. Assis dans le fond de la classe, je passe plus de temps à travailler discrètement maths et physique qu'à l'écouter. Je ne suis pas le seul et je ne crois pas qu'elle en ait été dupe. Je n'aurai pendant toute l'année qu'une seule note supérieure à la moyenne, au bac blanc, sur un sujet traitant de l'homme et l'animal. Je me suis d'ailleurs toujours posé la question suivante : pourquoi impose-t-on aux matheux cette matière, pour moi sans intérêt, alors que les maths ne sont pas obligatoires chez les littéraires ?

Que dire de Jean Giustiniani qui n'ait déjà été dit ou écrit ? Il est égal à lui-même, certainement très fort dans sa matière mais tout à fait fantaisiste quant à sa manière de l'enseigner. Nous discutons beaucoup pendant ses cours, pas toujours en anglais d'ailleurs. Il nous tutoie, et c'est bien le seul, nous appelle camarade, ce qui n'est pas du goût de tout le monde. C'est tout de même à lui et à Monsieur Poté que je dois une certaine aisance à l'oral qui m'aidera cette année-là et que j'ai perdue depuis par manque de pratique. Le programme porte surtout sur l'anglais parlé par les américains, nous étudierons bien quelques textes, mais tellement peu que, comme mes camarades sans doute, je serai fusillé par l'examineur du baccalauréat à qui je présenterai une liste de textes étudiés tout à fait restreinte, ce qui me vaudra d'être interrogé sur un texte non étudié.

Deux autres anecdotes me viennent à l'esprit : nous arrivons un jour en cours d'anglais et « *Giusti* » nous demande de le suivre dans la salle du ciné-club où il nous projette « *Jour de fête* » de Jacques TATI. Nous ne nous en plaignons pas et ne lui faisons pas remarquer que l'heure tourne et que Monsieur Robillard nous attend. Le film terminé, nous filons en cours de physique et sommes reçus par un Robillard furieux, avec environ une demi-heure de retard. Il y eut sans doute explication de texte entre les deux...

L'autre anecdote : dans cet après mai 68, l'heure est aux grands débats sociétaux. Et voilà que notre professeur d'anglais nous donne un devoir à la maison, à écrire en anglais bien sûr, nous demandant si nous sommes pour ou contre la peine de mort. Le sujet piège par excellence... Avais-je alors une opinion bien définie sur la question ? Je n'en sais trop rien, mais je trouve en dernière page d'un « *Journal du Dimanche* » acheté par mon père un article très pro-peine capitale signé par je ne sais plus trop qui, peut-être Bernard CLAVEL. Par pur esprit de provocation, sachant très bien que cet article est à l'opposé de ce qu'en pense Giustiniani, je le traduis et lui remets cette copie. Lorsqu'il rend les devoirs, j'entends « *Giusti* » me dire, en substance : « *Je ne partage pas du tout tes idées, mais tu as le droit de les exprimer et ton texte est bon* », le tout agrémenté d'une excellente note. Une leçon

de tolérance sans doute. Je ne connaissais pas encore cette phrase de l'anglaise Evelyn Beatrice Hall publiée en 1906, traitant de la pensée voltairienne et faussement attribuée à Voltaire lui-même après traduction : « *I disapprove of what you say, but I will defend to the death your right to say it* ».

En espagnol, Nestor Aracil, que nous retrouvons tout en haut de l'aile nord du lycée, dans une petite salle sous les toits, pour un cours que nous partageons avec une Terminale D, est un prof que j'ai trouvé plutôt médiocre, peut-être plus intéressé par la gent féminine que par son rôle d'enseignant. Mon fils, qui l'aura plus de vingt ans plus tard, partagera cette opinion bien que nous ne nous soyons pas concertés au préalable. Nous ne sommes pas toujours à l'heure à son cours, obligés de traverser tout le lycée pour nous y rendre, le prof d'avant ne nous lâchant que rarement à l'heure...

Monsieur Maleyrat, le prof de gym, arrive du sud-ouest. Il est jeune, sympa, plutôt beau gosse, rugbyman, roule en 2 CV. Et puis, un jour, nous le voyons arriver au volant du nouveau modèle de « *Porsche* » à cette époque, la 914. Quelques jours plus tard, l'avant du bolide est complètement défoncé : il avait oublié qu'il ne conduisait plus une 2 CV, avait fait à un feu vert un départ canon qui s'était terminé dans la voiture qui le précédait. C'est le seul prof de gym qui me verra grimper une corde lisse, exercice que j'abhorre autant que toi : une fois, à ma grande surprise, j'arrive tout en haut alors que je n'avais jamais décollé du nœud, c'est la première fois, et ça ne m'arrivera plus jamais...

De Monsieur Auger, je conserve le souvenir d'un enseignant peu intéressant, que je trouvais brouillon, à moins que ce soit le programme qui ne m'ait pas passionné... Lui aussi fera partie des professeurs de mon fils, qui ne l'appréciait guère non plus. Il me semble qu'il donnait également des cours de mathématiques dans un lycée professionnel de la rue Jules-Lecesse.

Cette Terminale va passer à une vitesse supersonique : huit heures de maths par semaine, cinq, je crois, de physique, avec les leçons, exercices et devoirs qui vont avec, occupent largement nos journées, week-ends compris, nous laissant peu de temps pour les autres matières. Le samedi matin, pendant une heure de liberté, nous sommes un tout petit groupe à nous retrouver discrètement dans la RC3, pour travailler ensemble au devoir de maths que nous devons rendre le lundi. Ces réunions nous vaudront un jour de recevoir la visite de Monsieur Debleds, dont le petit bureau se situe dans la voisine RC2, qui avait entendu du bruit et sera tout étonné de trouver un groupe en train de travailler...

Au lycée, pour la rentrée 1970, est prévue l'ouverture d'une « *maths sup* », précédant celle, en 1971, d'une « *maths spé* ». Bien que résolu depuis longtemps à faire médecine, j'hésiterai un moment à y postuler, avant de revenir à ma première idée.

Un autre voyage scolaire, pendant cette année : avec le club de physique-chimie et son animateur, mon ami Joël Fleury, nous allons passer la journée au palais de la Découverte, à Paris. La coupole de π , les expériences d'électrostatique ou d'électromagnétisme, la synthèse du nylon, et j'en passe... Une belle découverte et une magnifique journée ! J'y retournerai plusieurs fois par la suite, notamment avec mes enfants, et la magie opérera toujours, encore plus avec la découverte du planétarium.

C'est cette année-là que j'ai mon premier contact avec l'Association des Anciens Élèves. Sous quelle forme ? Je ne m'en souviens plus avec précision. Bien sûr, mon père est membre, son petit frère Claude l'est aussi et déjà bien investi.

Mais je suis surtout très marqué par la personnalité du président de l'époque, Jean ROMAIN, et je ne suis sans doute pas le seul...

Il faut maintenant passer le baccalauréat. Tout d'abord un oral d'espagnol à François 1^{er}, puis un oral d'anglais à Porte-Océane. Il y a aussi les épreuves sportives : nous avons le choix entre gymnastique, natation et athlétisme, devant choisir deux disciplines parmi ces trois-là. J'opte pour les deux dernières. L'épreuve de natation, qui se déroule à la piscine municipale du cours de la République, consiste en un 50 mètres nage libre chronométré. Pour l'athlétisme, nous nous déplaçons au stade Auguste-Delaune, à la Mare-au-Clerc. Il faut effectuer un 80 mètres, un 1 000 mètres, un saut en hauteur et un lancer du poids. La météo, orageuse, n'est guère agréable et le terrain lourd (c'était de la cendrée à cette époque) ne favorisera sûrement pas nos performances.

Puis il y aura l'écrit. Seulement trois épreuves en 1970 : philosophie un jour, mathématiques et physique-chimie un autre jour. Pas de langues, de sciences naturelles ou d'histoire-géographie à l'écrit. Ces deux dernières matières ne seront introduites qu'en cas d'oral de rattrapage. Tout se passe correctement, excepté la philo (j'avais choisi comme sujet : « *Le progrès scientifique est-il un progrès ?* »). Je suis reçu avec mention assez bien, et ce sont les grandes vacances. La prochaine rentrée, je la ferai à Rouen, le début d'une autre vie.

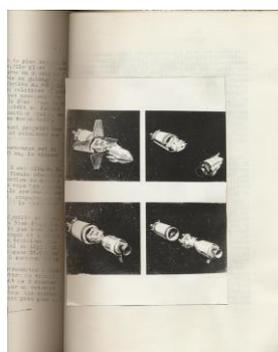
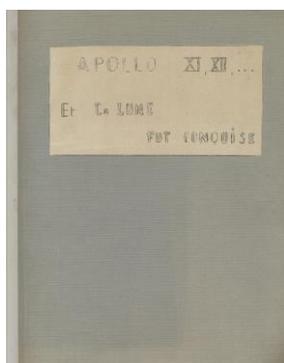
Un point sur lequel je souhaiterais compléter ton texte : mes parents achetaient mes livres scolaires à la librairie Vincent. Celle-ci se situait rue Thiers (future avenue René-Coty), à côté de la charcuterie Lecompte et du cinéma « *Le Paris* », face à l'entreprise de peinture Garel. Il y avait aussi, je crois, la librairie Lebrun, place de l'Hôtel-de-Ville, entre rue Jules-Lecesne et boulevard de Strasbourg, qui faisait ce commerce.



La librairie Vincent, à droite de la charcuterie Lecompte. À gauche, le cinéma « *Le Paris* ».

Citer à présent la librairie Lebrun me rappelle un autre souvenir, celui, en fin d'année civile 1969, pendant les vacances de Noël, de la mise en place, avec quatre camarades, d'une décoration de sa vitrine, aux fins de participer à un concours entre lycées. Quelques mois plus tôt, les Américains ont conquis la lune, et c'est là le thème du concours, qui permet de gagner de nombreux livres... Il se trouve que, à l'époque, je suis passionné par la conquête spatiale. J'ai fait quelques conférences au lycée sur le sujet à l'aide d'une collection de diapositives que l'on m'avait offerte. J'ai écrit, bien aidé par des documents récoltés aux États-Unis par le père d'un camarade lors d'un voyage professionnel, deux petits fascicules sur les missions « *Apollo* », et des camarades et moi les avons édités au lycée, en les vendant pour une somme très modique au profit du club de physique. Ceci m'a appris au

passage à utiliser les stencils et une machine à alcool pour l'un, d'autres modèles de stencils et une imprimante à encre « Gestetner » pour l'autre. Pour notre vitrine, j'apporte une maquette de la fusée « Saturn V » de plus d'un mètre de haut que je viens de construire. Mon père, prothésiste dentaire, utilise un vieux ballon qu'il recouvre de plâtre pour fabriquer une lune plus vraie que nature. Mes camarades, eux-aussi, fournissent objets et documents. Nous passerons plusieurs jours à réaliser notre vitrine. Ce concours, nous allons le gagner et l'histoire pourrait s'arrêter sur cette note satisfaisante. Monsieur LEBRUN, le libraire, nous offre à chacun un « beau livre » en rapport avec le sujet. Et puis survient la remise du prix ; elle se déroule à la Bibliothèque municipale, rue Jules-Lecesne, celle qui se nomme aujourd'hui Armand-Salacrou. L'administration du lycée François 1^{er} est représentée par Monsieur Lubert, déjà cité. Le prix lui est officiellement remis, et il se pavane devant la presse et des photographes, comme s'il avait tout fait alors que nous ne l'avons même pas vu au moment de la mise en place de la vitrine. Tous ceux qui me connaissent savent que je fuis les honneurs, que je suis celui qui cherche à ne pas être sur la photo, mais mes camarades et moi ne sommes même pas cités, ne récoltons même pas un simple merci, ce qui me choque. Quand je ferai part de ces remarques à mes camarades, certains m'affubleront d'un « qualificatif slogan » : il paraît que j'ai « une mentalité sclérosée par un esprit de profit ». Nous étions dans l'après-68, n'est-ce pas ?



On pourrait aussi énumérer certains professeurs, certains iconiques comme on dit aujourd'hui, d'autres qu'on aurait aimé avoir, d'autres qu'on a peut-être aimé ne pas avoir : Robert DOMIN en mathématiques, présent depuis la fin des années 1930 et que nous surnommions cruellement « Clic-clac Kodak » en raison d'un tic de clignement des yeux, Monsieur SAVALLE dans la même matière (il avait épousé sur le tard une professeur de lettres, et leur différence de gabarit faisait penser à un couple à la DUBOUT), Mademoiselle GOUX, toujours en mathématiques, Monsieur MOULIS en lettres, Michel HISCOCK en anglais, Monsieur REY en anglais également, Pierre DUMARQUEZ en histoire et géographie, Monsieur BOUSQUET, un jeune professeur de sciences naturelles qui animait avec enthousiasme le club, et d'autres que j'oublie. Il y avait les surveillants aussi, Monsieur DECAUX (qui étudiait la philo), Mademoiselle LENORMAND (surnommée la « kapo » tant elle débordait d'humanité), Gilles PAUCHET (oui, le même), Joël FLEURY (dit « Le cardinal » en référence au ministre de Louis XV), Guy PERROT (qui a fait carrière au théâtre, un ancien élève membre de l'Association) ...

Pour te rejoindre sur ce terrain, il y eut au lycée d'autres élèves qui devinrent un jour des hommes ou femmes de théâtre plus ou moins professionnels : Raymonde VARIN, qui dirigera pendant de nombreuses années le « Manteau d'Arlequin », Paul-Jacques GUIOT (le fils de notre prof de maths de seconde, qui deviendra lui-même professeur de mathématiques, puis inspecteur, un des fondateurs du « Tableau Gris » devenu « Théâtre de la Salamandre »), Gildas BOURDET (principal fondateur de cette dernière troupe qui, s'estimant mal traité au Havre, se réfugiera avec « La Salamandre » dans l'agglomération

lilloise, accompagné alors par notamment Annie et Guy Perrot, pour y former ce qui deviendra le « *Théâtre National Nord-Pas-de-Calais* »).

Ce que j'ai conservé de ces douze années passées au cœur de notre lycée ? Un sentiment de sérieux, et puis celui d'une sévérité souvent bienveillante. Une atmosphère de travail. Un sentiment de camaraderie, de solidarité ; bien sûr, il y en avait quelques - un(e)s qui faisaient bande à part, mais la grande majorité d'entre nous était prête à partager avec les autres. J'étais issu d'un milieu modeste, d'un quartier modeste, mais je n'ai pas ressenti de différence ou de mise à l'écart par rapport à mes camarades dont certains appartenaient à une bourgeoisie fortunée. Pas non plus de racisme au lycée, ceci peut - être aidé par le fait qu'il n'y avait pas, ou très peu, d'élèves d'autre origine qu'européenne à cette époque.

J'ai adhéré à l'Association des Anciens Élèves dès 1970 en tant qu'étudiant. J'y suis encore aujourd'hui. C'est sans doute que cet établissement ne m'a pas laissé de trop mauvais souvenirs. Les enseignants étaient, dans leur majorité, de qualité. Cela me donne-t-il le sentiment d'appartenir à une élite ? On a souvent accusé le lycée François 1^{er} d'être trop élitiste. Je crois surtout qu'on y était, et qu'on y est encore, exigeant, de cette exigence qui forge la réussite. Je n'ai pas hésité, le moment venu, à faire ce qu'il fallait pour que mes propres enfants y soient scolarisés. C'était dans les années 1990, et je ne le regrette pas.

Jean-Michel COUSIN